

apparue comme la première besogne opérante, aux esclaves devenus conscients de leurs droits et de leurs devoirs de classe. C'est ainsi que la grève générale est, sous nos longitudes, aux yeux de beaucoup de révolutionnaires, le prologue de la Révolution. Après ?... Aucun de ceux qu'on désigne sous le nom de partisans de la violence ne préconise en principe la violence et ne l'estime organiquement nécessaire à la transformation sociale. Mais ils croient que le choc entre les intérêts irréductibles en présence est difficilement évitable à un moment donné, et qu'en seront responsables ceux qui opposeront une résistance féroce et sanguinaire à l'émancipation normale — et équitable — du troupeau des hommes-outils.

Toujours est-il que si les Russes, qui sont encore dans la période de la souffrance, mais qui ont atteint un stade de développement supérieur à celui des populations domestiquées, avaient, au moment où ils ont pu agir, pratiqué la non-violence, ils se seraient maintenus dans l'état où ils se trouvaient il y a dix ans ou il y a cent ans, et la chance qu'ils offrent au monde de sortir du chaos, serait morte ; de même s'ils avaient négligé cette armée rouge que les gens de mauvaise foi ne sont pas les seuls à traiter d'impérialiste.

Ne jouons pas sur les mots. Il n'y a pas entre la violence et la non-violence la différence qu'on croit. Le contraste que présentent ces deux procédés destinés à faire pression sur le système établi et l'appareil officiel, tendra à s'effacer à mesure que les événements obéiront à l'audace des prolétariats. Lorsque la revendication populaire sera, dans un pays, suffisamment cohérente et organisée pour constituer un bloc plus pesant que les forces conservatrices adverses, l'équilibre actuel se rompra selon les lois mathématiques et physiques des événements, le peuple aura le pouvoir. Gandhi a trop de bon-sens et de perspicacité pour ne pas reconnaître — et il l'a fait catégoriquement — que cette éventualité doit se trouver quelque jour au bout de la guerre de non-violence, sinon celle-ci n'aurait pas de raison d'être. Que se passera-t-il alors, que doit-on, d'avance, admettre ou condamner ? Quel classement établir entre toutes les espèces de contraintes ? Où tracer la limite du licite et de l'illicite ? Déjà, au point de vue strictement moral, les nuances sont bien vagues ; reconnaissons même loyalement qu'elles sont insaisissables. Si vous faites de cette question une question d'opportunité et d'adaptation à une finalité, vous devez juger bonnes certaines violences ; si vous en faites une question de principe, vous devez n'en admettre aucune, d'aucune espèce, et cela, je vous en défie. C'est violenter quelqu'un que de l'obliger à modifier sa façon d'être... Tout cela fait penser au vieux sophisme du *ruens agger* : à quel chiffre précis de grains de blé, le tas de blé cesse-t-il d'être un tas pour devenir quelques grains de blé ?

Et un autre sophisme plus tragique me semble crier là-dedans. Où prend-on le droit de dire que celui-là est purifié de toute violence et s'est débarrassé de cette emprise, qui obtient que des créatures se livrent à la souffrance, à la persécution et à la mort ? Il serait moral de pousser des milliers d'hommes et de femmes au martyre, et immoral de mettre par la force des gens malfaisants hors d'état de nuire ? Oserai-je dire que ces artifices de langage ne me satisfont pas, et que je n'admets pas non plus que l'on s'arroge en principe et comme une prérogative indiscutable le droit de verser son propre sang. En tous cas, si on prend ce droit, on perd celui de disposer du mot de non-violence. Le livre sacré s'exprime d'une façon plus divinement exacte lorsqu'il emploie simplement le mot d'action dans cette phrase qui éblouissait Gandhi : « Les autres pays sont les terres de la jouissance, l'Inde est la terre du karma (action) ».

Lorsque l'on lit le détail effrayant, répugnant, des souffrances qu'attirent sur eux les *Satvagrahis* ivres de désarmentement suppliciés dans les prisons, ou frappés, piétinés, mitraillés par les brutes de Sa Majesté Britannique, ou bien les Sikhs qui vont se suicider sur les bâtons ferrés des policiers anglais au milieu d'une foule qui prie ; on ne peut entendre, sans ironie — et sans colère — envelopper toutes ces conjonctures du terme beat de Non-violence. Et l'on se rend compte que si l'opportunité politique est, dans la tête du Maître des fleuves vivants, la seule raison d'être de la guerre des poitrines offertes, c'est aussi sa seule justification.

Tout nous incite à un grand parallèle ; nous ne pouvons nous empêcher de songer que les souffrances du peuple russe seraient immorales si elles ne devaient pas avoir pour résultat d'améliorer la loi humaine et de faire descendre dans la vie la prédiction de Tolstoï sur le rôle rédempteur de la Russie.

Cette force-vérité, cette force-âme qui soulève l'Inde au-dessus d'elle-même, c'est elle qui a soulevé la Russie. La force de la Russie n'est pas la force — elle est peu de chose auprès de la colossale police capitaliste — c'est la pensée. C'est d'avoir vu et proclamé — dégagé — créé — les formes de l'affranchissement des masses jusqu'ici maniées par la fantaisie des riches et des grands, d'avoir appliqué la méthode scientifique à la chose sociale et constitué une irréfutable doctrine qui n'est pas l'invocation arbitraire de l'esprit, mais l'expression d'une immense réalité que l'on ne voyait pas.

Cette doctrine ressemble, point par point, à celle que le génie de Gandhi a, pourrait-on dire, créée à mesure qu'il prenait plus intimement contact avec la multitude. La pensée de Gandhi a, ne l'oublions pas, évolué. Loyaliste et réformiste, il est devenu purement révolutionnaire. Il n'a refait la route que pour ceux qui savent s'arracher aux opinions admises, et chaque fois qu'il remporte une de ces victoires de pensée, il se rapproche du communisme international, car il n'est pas possible, quoi qu'on dise, de concevoir de plusieurs manières la contre-partie de l'anomalie capitaliste ; et il y a un degré où la rigueur scientifique et la droiture du cœur ne se distinguent plus l'un de l'autre.

La différence la plus marquée entre les idées de Gandhi et celles des agitateurs occidentaux, provient de la réprobation dont il frappe le progrès matériel. Il répudie le côté industriel de la civilisation contemporaine, et il souhaite le retour à la simplicité des premiers âges. Cette conception patriarcale qui découle d'une interprétation trop sommaire des causes du paupérisme qui l'entoure, se modifiera certainement chez ce sociologue dont l'idéologie donne, à un si haut point, l'impression d'être un perpétuel devoir autour de principes moraux immuables.

S'il connaissait le communisme international, s'il se rendait compte que c'est une mise au point intelligente et sage — pacifique et équitable — des vérités de fait, des nécessités économiques qui régissent les rapports de

